

LANGAGE ET NOMBRES : LA LOGIQUE DES SALUTATIONS EN CONTEXTE DE RETROUVAILLES DANS LE SUD-BENIN

Par Euloge Franck AKODJETIN

E-mail: akodjetine@yahoo.fr

Abstract:

This paper is conceived within the framework of the philosophy of ordinary language, also called linguistic philosophy. This new approach itself is a trend in analytic philosophy, which endeavors to avoid philosophical "theories", excesses of formalism in order to pay more attention to the usages and practices of ordinary language and common sense. The purpose of the paper is to examine some greeting expressions in the context of reunion (examples of ordinary usages of language) in the South of Benin. It attempts to make clear the particular internal logic as well as the deep meaning and semantic richness conveyed by these usages.

Keywords: *Language, number, logic, greetings for reunion, philosophy or ordinary language, South of Benin, Aja, Gun.*

Introduction

Les hommes ont des manières diverses et variées de se saluer. Suivant qu'on est le matin, en fin de matinée, en début de l'après-midi, le soir ou à la tombée de la nuit, une salutation particulière est utilisée. Ainsi « *Wun ko !* » le matin ou « *A fon ganji a ?* » ; « *Ku do gbada !* », le soir ou « *Ku do leè hwenu !* » qui se dit entre deux temps tranchés, etc., sont caractéristiques du sens particulier et de la logique interne propre à chaque manière de saluer. Nul doute donc qu'il y a une logique interne propre, (entendue comme une explication rationnelle et satisfaisante) à toutes ces façons d'exprimer des salutations dans chaque peuple.

Il nous plaît, dans l'espace de la présente étude, de considérer un mode particulier de salutation en milieu *Aja* et *Gun* afin d'en dégager la logique interne particulière qu'il implique pour mieux le comprendre, l'expliquer en vue d'offrir aux locuteurs quelques pistes de réflexions sapientielles, philosophiques, anthropologiques et socio-culturelles. Car aujourd'hui encore, nombre de ces salutations sont mal employées soit parce que mal comprises, soit parce que leur signification profonde échappe à ceux qui les emploient ; ce qui conduit les locuteurs de ces langues à « galvauder » et à brader la richesse incommensurable que recèlent de telles salutations, véritables *symboles* et *instruments* de liens sociaux. Mais avant de rentrer dans le vif de nos considérations, disons un mot sur les peuples *aja* et *gun* auxquels se réfère cette étude et ensuite, voyons où ils sont établis aujourd'hui pour mieux les situer géographiquement et historiquement.

I- Les Aja et les Gun et leur évolution dans l'espace et le temps

On sait, depuis plusieurs décennies, grâce surtout aux travaux du linguiste béninois Hounkpati B. C. CAPO, que les peuples du sud-Bénin sont venus, pour la plupart de l'aire culturelle qu'il a été convenu d'appeler Aja-Tado. Ils parlent une des langues *gbe* (CAPO, 1986). Toujours selon les travaux de Capo, ces peuples font partie du *continuum* du golfe de Guinée. La communauté linguistique qui fait l'objet de notre étude est donc l'ensemble de parlers plus ou moins mutuellement intelligibles dont le territoire s'étend en gros entre les cours inférieurs des fleuves Amugàn à l'ouest et Wogbo à l'est (fleuves mieux connus dans les documents écrits en langues étrangères comme « Volta » ou « Ouémé » ou « Wémè » et même au-delà, jusqu'au fleuve Yàná, puis de l'Océan Atlantique au sud jusqu'en dessous de la latitude 9° Nord. Ils parlent l'une des nombreuses langues *gbe* comme nous venons de le dire.

IMO – IRIKISI Vol.6, N°1, 1^{er} Semestre 2014, FLASH - UAC

Ainsi les locuteurs autochtones de *gbe* se trouvent dans les moitiés septentrionales du Ghana, Togo et du Bénin, et en partie dans les Etats d'Ogun et de Lagos en République du Nigéria. Sans disposer de données démographiques scientifiques récentes, on peut estimer le nombre de locuteurs de ces quatre Etats à environ vingt millions.

L'aire culturelle *gbe* apparaît de nos jours comme un tissu d'une seule pièce, mais en réalité ce tissu en apparence homogène est peint de neuf variétés de couleurs sur autant de zones bien caractérisées. Quatre représentent les dialectes les plus anciens issus de la même souche, Tado : ce sont les dialectes *Evé*, *Ajà*, *Ayizo* et *Xwlà*. Ainsi, si conformément aux recherches de Capo le dialecte *ajà* est d'historicité ancienne et tardive, celui *gun* tout comme le *fon* est de naissance plus récente et apparaît avec la rencontre de groupes issus certes de Tado avec des autochtones d'autres souches, à savoir les Ké de la région de Dangbo pour les Gun et les Gédé du plateau d'Abomey pour les Fon. Pour parler le langage des géographes du Bénin actuel, les deux peuples sont établis au sud-Bénin, respectivement dans les départements du Couffo et de l'Ouémé¹.

En raison de la relation verticale évidente qui vient d'être établie entre les dialectes, nous sommes tenté d'étendre notre analyse à toute l'aire culturelle Aja-Tado. Mais nous nous limiterons aux deux dialectes *ajagbe* et *gungbe* pour analyser l'expression des retrouvailles chez ces deux

peuples. Cette expression se rend globalement en français par : « *Il y a belle lurette !* » ou encore « *Il y a un bail !* »

II- Les expressions de salutations en contexte de retrouvailles chez les Aja et les Gun

2-1. Les expressions de retrouvailles en *ajagbe*

Quand, en milieu traditionnel *aja*, deux amis de vieille date qui ne se sont pas vus depuis fort longtemps se retrouvent, ils se saluent en utilisant deux formules ou expressions. Voulant donc célébrer leurs retrouvailles, le premier lance : « *A mán nyí niZ!*, à quoi le second répond : « *A mán drén niZ !* » : c'est une première manière. D'après une deuxième manière, le premier dit : « *E ka niZ o !* », et le second répond : « *E gban niZ o !* ». Mais il arrive outre cette façon de célébration des retrouvailles que le premier à saluer inverse carrément l'ordre des expressions.

Ainsi au lieu de dire « *A mán nyí niZ!* » ou « *E ka niZ !* », il dit : « *A mán drè niZ !* » ou « *E gban niZ !* ». Et la seconde répond respectivement par l'inverse c'est-à-dire « *A mán nyí niZ!* ou « *E ka niZ !* ». Mais d'après les investigations auprès des sages communautaires, originellement, la deuxième manière qui procède par l'inversion des chiffres huit et sept ou quarante et trente est une manie injustifiée ou une fantaisie, du moins une façon banalisante des choses. Sinon, le premier à saluer exprime toujours le chiffre le plus élevé : soit *nyí* soit *eka* et le second le nombre le plus bas, à savoir : *drè* et *gban*.

Littéralement :

- « *A mán nyí niZ!* » signifie « il y a huit » (sous-entendu jours),
- « *A mán drén niZ !* » signifie « il y a sept » (sous-entendu jours)
- « *E ka niZ o !* » signifie « il y a quarante » (sous-entendu jours)
- « *E gban niZ o !* » signifie « il y a trente » (sous-entendu jours)

2-2. Les expressions de retrouvailles en *gungbe*

En *gungbe*, une autre langue de l'aire culturelle Aja-Tado mais de naissance plus récente, les retrouvailles se célèbrent aussi de deux manières. Selon la première manière, le premier à saluer lance : « *Azan yi kandé !* » et le vis-à-vis répond « *Dokpó jè é ji !* ». La deuxième formule commence avec le premier intervenant qui dit : « *Azan yi atiZn !* » et son ami de vieille date reprend : « *Dokpó jè é ji !* ». Ce qui donne au pied de la lettre :

- « *Azan yi kandé !* » : « jours- il y a- quarante. »
- « *Dokpó jè é ji !* » : « un (jour) s'y ajoute »
- « *Azan yi atiZn !* » : « jours- il y a- trois. »
- « *Dokpó jè é ji !* » : « un (jour) s'y ajoute »

En traduisant, on a ceci en français :

¹ On pourrait raffiner la situation géographique en spécifiant les localités actuellement occupées par ces peuples : Couffo, c'est-à-dire les communes d'Aplahoué, Djakotomey, Dogbo,

AKODJETIN, E.F.: Langage et Nombres: La logique des salutations...

- « *Azan yi kandé !* » : Il y a quarante jours !
- « *Dokpó jè é ji !* » : Un de plus !
- « *Azan yi atiZn !* » : Il y a trois jours !
- « *Dokpó jè é ji !* » : Un de plus !

En *gungbe* aussi une certaine fantaisie autorise à faire non pas des inversions comme en *ajagbe* mais de l'exagération dans la réponse. Ainsi au lieu de la réponse inchangée « *Dokpó jè é ji !* » (Un de plus !), l'ami peut prendre de la distance et faire toutes sortes de réponses comme du genre : « *Kandé miZ siZ jè é ji !* » : (*Quarante autres de plus*) ! ou « *AtiZn miZ siZ jè é ji !* » (*Trois autres de plus* !), etc. une remarque s'impose: jamais nous n'avons trace dans le parler gun d'une formule ramenant le premier chiffre à un chiffre inférieur.

III-De l'exposé des expressions à leur articulation sémantique : une herméneutique du symbolisme des nombres

A l'ordinaire le symbolisme des nombres concerne les nombres en tant que symboles, dans leur puissance à représenter analogiquement, à être interprétés comme porteurs de sens et de valeurs, éventuellement au-delà de l'aspect mathématique. On entre dans l'étude des nombres en tant que symboles (symbologie) ou en tant que systèmes (symbolique) ou dans l'examen de leur capacité à désigner, à signifier, voire à exercer une influence (symbolisme). Le nombre en général a son symbolisme : il représente la structure, l'organisation profonde d'une chose, et chaque nombre en particulier a son symbolisme (un représente l'unité, deux la division). De plus quand vous pouvez mesurer ce dont vous parlez et l'exprimer en nombres, vous en savez quelque chose.

3-1 Remarques sur les faits

Avant d'entrer ici dans un quelconque effort d'analyse des formules en présence, voyons ce qu'est la conception des tenants de la discipline mais comment ils sont arrivés à une telle conception des choses. En effet, la philosophie du langage ordinaire est née, comme pour ainsi dire, de l'insatisfaction de certains philosophes, notamment Wittgenstein et Austin surtout, vis-à-vis des élucubrations philosophiques du passé et des écrits des philosophes contemporains dont les travaux manquaient d'originalité et d'incidence avec la réalité concrète. Ils donnent le sentiment d'élaborer des systèmes et de résoudre certains problèmes sans même savoir de quoi il s'agissait au juste. De là l'invitation faite désormais à la philosophie d'examiner d'abord toute la richesse des faits concernant un problème avant de lui chercher une solution.

Le professeur Ryle, un collègue d'Austin, a exprimé de façon plus brutale et mais plus précise encore cette insatisfaction :

par mes lectures, et par les réunions auxquelles il m'a été donné de participer récemment, je garde l'impression que [...] beaucoup pensent qu'il est de leur devoir d'élaborer le plus tôt possible quelque chose que l'on puisse considérer comme leur système ; et si leur effort ne va pas au-delà du tome I, qu'il est permis de laisser de côté tout ce qu'ils pourraient dire de concret sur l'application de leur système dans le détail [...] (AUSTIN, 1970).

Pendant il ne s'agira pas de prendre tout fait pour tel car si le philosophe anglais reproche à ses collègues cette hâte excessive et cette simplification outrée des faits à interpréter, il aimait à répéter que cette attitude est une déformation professionnelle des philosophes et qu'elle est tellement répandue qu'on pourrait se demander s'il ne s'agit pas plutôt de leur profession même. (AUSTIN, 1964).

De ces avertissements, nous retenons que l'étude des faits ne doit pas être prise à la légère et qu'on ne doit pas tabler sur des faits « à demi-étudiés » pour conclure. Il estime par ailleurs que bon nombre de questions perdraient leur caractère paradoxal si on recherchait d'abord une plus grande familiarité avec les situations où elles se posent, ou pourraient se poser.

C'est pourquoi des salutations ainsi présentées, quelques observations ou remarques s'imposent. Parmi les plus pertinentes, nous retenons notamment les quatre suivantes :

1. Dans les deux espaces géographiques et culturels, les expressions qui servent à célébrer les retrouvailles sont nombreuses : deux chez les Aja et deux également chez les Gun.
2. Chacune des deux façons peut être utilisée indifféremment. Mais l'une des façons relève de la fantaisie et de la légèreté. Pour cette raison donc nous écartons la deuxième possibilité, qui,

d'ailleurs n'est jamais employée par des personnes d'un certain âge mais souvent par des jeunes plus enclins à la modernisation « forcée » des pratiques culturelles soit parce qu'ils en ignorent l'usage réel, soit parce qu'ils se sentent plus à l'aise avec cette manière qui démontre à leurs yeux qu'ils seraient créateurs ou à l'origine eux-mêmes de certaines valeurs ou mentalité.

3. L'expression des retrouvailles dans les deux cultures aja et gun alternent les mots (*jours* : sous-entendus chez les Aja, exprimés par le mot *azan* chez les Gun) avec les nombres (*eka, egban, nyí, drén en aja et kandé, atiZn, dokpó*).
4. Parmi ces nombres, les chiffres quarante (40) trente (30), huit (8) et sept (7) sont récurrents chez les Aja, tandis que ceux quarante (40), trois (3) et un (1) le sont chez les Gun. Que comprendre ? Ou plus exactement, quelle interprétation peut-on en faire ?

3-2. Les interrogations sur le sens des salutations chez les Aja et les Gun

L'allusion faite aux critères géographiques, historiques, culturels et cultuels des peuples aja et gun est voulue à dessein : elle témoigne assez de l'importance que revêtent ici toutes les différentes remarques faites plus haut. Dit autrement, la structure comparative des expressions de salutations en contexte de retrouvailles étant le but primordial de cet article, il faut souligner que des points de vue jugés insignifiants pour les uns peuvent prendre ici pour les autres une importance capitale au point de devenir la clé de voûte-même de la signification des nombres. Dans cet ordre d'idée, nous signalons que des ressemblances globales suivies des différences fondamentales seront repérées. Nous reprendrons notre interprétation en suivant l'ordre des remarques que nous avons suivi plus haut.

Comment comprendre le fait que le *ajagbe* qui est une langue antérieure au *gungbe*, dispose tout comme le *gungbe* de deux façons de célébrer les retrouvailles et dans le même temps de deux autres tentatives (l'inversion pour les Aja et l'exagération pour les Gun) ? Les premières raisons se libellent aussi en interrogations. Ainsi n'est-ce cet état de chose qui fait qu'on présente souvent les *Gunou*² comme des hommes d'humour et de plaisanterie ? Doit-on voir aussi un lien entre ceci et la propension naturelle des habitants du sud-Bénin aux rires et plaisanteries, eux dont on dit qu'ils sont des peuples affables, pacifiques et pacifistes ?

Mais quelle que soit l'explication probante ou non, une chose au moins paraît sûre : les querelles les plus féroces, les plus tenaces cèdent presque toujours place dans le cœur des locuteurs de ces deux langues quand il s'agit des retrouvailles entre deux amis de vieille date. Autrement dit le

temps écoulé plaide toujours en faveur du pardon, de la réconciliation et de l'oubli de ce qui a fait autrefois mal, voire très mal. Dans ce sens les défis africains comme les conflits ethniques, les guerres et autres du même genre ne devraient pas tarder à trouver leurs résolutions si l'on sait puiser dans cet héritage culturel.

La deuxième interprétation traite de la troisième remarque, les deux prières ayant été prises en compte dans les lignes qui viennent de passer. Dans l'adresse des salutations de retrouvailles, les deux peuples alternent harmonieusement les mots avec les nombres. Mais cela n'est pas le propre des langues *aja* et *gun*. Avec les développements récents des sciences exactes, la logique par exemple a montré suffisamment qu'il n'existe presque plus aujourd'hui de domaines de connaissances littéraires où les chiffres ne soient « mélangés » aux lettres. Selon Ernst Cassirer, la notion de nombre est une *forme symbolique*, c'est-à-dire une activité par laquelle l'esprit humain rend son environnement intelligible. La notion de nombre, et la propension à compter, sont ainsi des éléments d'une culture, qui s'associent inextricablement avec les autres.

3-2-1. Les nombres et les chiffres dans le discours ordinaire

Les chiffres sont donc partout dans nos discours et tout se passe comme si la compréhension ne peut plus se passer d'eux. Dit autrement, il est de plus en plus avéré que la pensée humaine use à la fois du discours littéraires et des nombres avec la même aisance. Tel texte à commenter retrouve tout son sens lorsque, dans l'effort d'explication on se sert des nombres et des chiffres pour présenter par exemple les idées principales qui souvent sont noyées dans le flot des mots.

² L'appellation Gounou sert à désigner les locuteurs de la langue gun ou gungbe tandis que celle Ajanou ceux de la langu aja ou ajagbe.

AKODJETIN, E.F.: Langage et Nombres: La logique des salutations...

Quand nous disons que l'auteur à travers son texte défend l'idée selon laquelle la raison est une faculté qui sert à former des propositions correctes et donc à présenter un raisonnement valide et à fournir des calculs justes, la compréhension peut paraître laborieuse voire très difficile. Mais lorsque nous reprenons la même idée par la suivante :

« *l'auteur propose dans son texte deux définitions de la raison. La première définition : la raison une faculté qui élabore le discours cohérent ; la deuxième définition : la raison est la faculté qui sert à calculer* »,

l'esprit humain comprend plus aisément les propos de l'auteur. Mais si tout ceci semble expliquer l'usage des chiffres dans le discours humain, rien n'est encore dit sur la symbolique des chiffres quarante, trente, huit, sept, trois et un dans les expressions de salutations des deux espaces de l'aire culturelle Aja-Tado. Pour y arriver, l'histoire ancienne et récente de ces peuples mérite encore d'être interrogée pour voir quelle est d'une part l'influence de l'Égypte, le « berceau de l'humanité » et d'autre part l'apport des religions chrétienne et musulmane à l'avènement de la culture des peuples issus de l'Égypte.

3-2-2. L'influence de l'histoire égyptienne et occidentale sur les peuples aja et gun

En effet, nul doute que les peuples du sud-Bénin à l'instar de beaucoup d'autres régions d'Afrique ont connu et souffert les affres des guerres, razzias et autres conquêtes des royaumes envahisseurs plus puissants et d'armées conduites par des khalifes musulmans. Ainsi en Afrique, les chrétiens dans une moindre mesure mais surtout les musulmans ont livré des guerres sans merci à ces peuples qui leur ont été par la suite assujettis. Comme ce fut le cas pour les puissances militaires de l'antiquité³, les peuples soumis se voyaient imposer la culture et la langue des vainqueurs. Ceci a fait que les peuples d'Afrique conquis ont fini par avoir aujourd'hui une culture fortement influencée aussi bien par la religion des plus forts : le christianisme et l'islam.

On retrouve par exemple dans la manière de nommer les jours⁴, les mois de l'année ou de désigner tel ou tel objet du monde, etc., le même vocabulaire que celui employé dans ces religions. Rien d'étonnant donc si ces différentes appellations sont dérivées de l'arabe et parfois du portugais, hollandais, anglais (langues des premiers missionnaires venus en précurseurs et éclaireurs devant les marchands et surtout les militaires). De la sorte, le fait que les régions du sud-Bénin ont été envahies à un moment donné de leur évolution par les missionnaires chrétiens et les musulmans explique ici la part belle faite aux nombres et chiffres dans les salutations d'usages et de retrouvailles.

Une autre raison de l'emploi des nombres et des chiffres relève de la notion du temps. En effet la manière dont les peuples Aja-Tado mesurent le temps (*tempus*) explique l'usage abondant qu'ils font des chiffres. Claude Traunecker dans son article intitulé « Mesurer le temps terrestre » (TRAUNECKER, Avril 1997), a montré ce que l'Occident doit à l'Égypte dans le domaine de la connaissance. S'agissant de la connaissance du temps, Traunecker montre que les anciens Égyptiens ont réussi à le quadriller par un riche vocabulaire. Des récits mythologiques attribuent des années aux rois considérés quelquefois comme d'essence divine. En gros le temps pour tous ces

peuples plus ou anciens s'égrènent au rythme du soleil, de la lune, des étoiles ou de l'eau (TRAUNECKER, Avril 1997) et l'année était répartie en jours selon un système d'une grande simplicité : trois saisons de quatre mois se succèdent. Chaque mois était divisé en trois (3) périodes de 10 jours (les décans). D'où un total de 360 jours pour l'année auxquels cinq jours considérés comme étant extérieurs furent ajoutés. Mais malgré sa beauté formelle, ce calendrier présentait un grave inconvénient : il était trop court.

A l'époque romaine on le rallongea et l'année bissextile fut instaurée par l'ajout d'un sixième jour épagomène tous les quatre ans. Ce calendrier « alexandrin » reste encore en usage de nos jours par une partie de l'Eglise catholique romaine. Les paysans tenaient grand compte de ce calendrier luni-solaire pour régler leurs travaux champêtres : labours et semailles. Tout l'Occident ayant été influencé

³ L'évolution de l'humanité semble être comme pour paraphraser Karl Marx une lutte des peuples. Les peuples anciens se sont surplantés au fur et mesure et le monde a été dominé successivement par les Babyloniens, les Perses, les Grecs et les Romains.

⁴ Les jours de la semaine se disent *atèni, atarata, etc.*, déformation de l'arabe ou encore *satidède* l'anglais Saturday.

par ces différentes périodisations de l'histoire et du temps, l'Afrique elle-même sera, comme nous le disions plus haut, influencée à son tour par ces manières de mesurer le temps. Il est donc clair que ce calendrier luni-solaire a influencé est encore en usage dans les milieux traditionnels et vont influencer fortement la culture des peuples. C'est là d'abord que nous tenterons de comprendre et de donner l'interprétation des chiffres en usages dans ces salutations.

3-2-3. L'influence des religions importées : le christianisme et l'islam

Toute l'Afrique s'inspire de cette trouvaille des Egyptiens. Comme ces anciens peuples, les peuples du sud-Bénin avaient, eux-aussi, leurs années, mois, jours, heures, saisons, période. La Bible ou la torah est le socle de la vie d'Israël. Elle façonne et rythme le quotidien du peuple de Dieu qui en retour propose les chemins de bonheur et de prospérité. C'est si vrai qu'on peut dire que la culture d'Israël c'est la Bible. Toutes les lois, toute la législation qui réglementent la vie et la liturgie du peuple croyant se trouvent énoncées dans ce grand Livre. Avec des peuples convertis au christianisme né lui-même des cendres du judaïsme la culture a beaucoup d'accointance avec la Bible. Les missionnaires en apportant aux peuples d'Afrique l'Evangile ou la Bonne Nouvelle, leur a apporté en même temps la culture de l'Evangile. Cette culture, disions-nous, a aussi influencé, pour une bonne part, l'histoire et la vie des Africains.

La symbolique des nombres dans les salutations de retrouvailles trouve donc une explication dans cette culture biblique. En effet le chiffre quarante (40) dont on se sert dans les deux expressions en milieu *aja* et *gun* est un chiffre récurrent dans la Bible. Il a une charge et une symbolique qui inspirent une herméneutique des réalités en contexte de retrouvailles dont nous en retiendrons ici les quatre plus significatives.

- ♣ Les quarante jours de déluge dans Genèse 7,17-24 : « *il y eut le déluge pendant quarante jours sur la terre, les eaux grossirent et soulevèrent l'arche qui fut élevée au-dessus de la terre...* » ;
- ♣ Les quarante années de marche du peuple d'Israël (Exode 1-15) à travers le désert qui symbolise le temps d'épreuve et de conversion ;
- ♣ Les quarante jours de tentation de Jésus au désert (Marc 4, 1-13), le temps d'essoufflement et d'envie à tout lâcher ;
- ♣ Les quarante jours après Pâques, temps d'attente de Jésus glorieux qui se poursuit dans l'attente de l'Esprit-Saint, autrement dit, temps de régénéscence et de revitalisation.

Ainsi ce chiffre quarante jalonne toute la vie d'Israël et ponctue les grandes étapes du cheminement de Dieu avec son peuple choisi. En retour le chiffre quarante est gravé dans la mémoire collective de ce peuple comme étant le lieu de toutes les espérances. Mieux, 40 apparaît comme le chiffre des alliances scellées, renouvelées et constamment célébrées. Dans le désert où le peuple expérimente la soif et faim, Dieu se rend présent auprès de ce peuple qu'il reconforte en lui donnant l'eau et la manne. Pendant 40 ans donc une amitié se vit et se construit : Dieu pour les hommes, Dieu avec les hommes. Même dans l'épreuve (40 jours de tentation de Jésus), il y a toujours en arrière-fond l'idée d'une amitié tacite. Jésus en triomphant du diable au bout de 40 jours de jeûne au désert démontre sa fidélité à l'amitié de son père céleste à qui il préfère obéir plutôt qu'à Satan.

Si l'interprétation du chiffre quarante (40) est aisée par le truchement des saintes Ecritures, celle de trente (30) ne paraît pas s'enraciner dans la bible car l'usage de ce chiffre n'y est pas fréquent. En revanche un recours à l'influence du calendrier égyptien et plus tard grégorien semble une piste exploitable.

Les mois dans le calendrier grégorien né probablement du calendrier égyptien comptent trente ou trente et un jours. L'usage du chiffre trente en réponse à celui de quarante dans la première formule

de salutation en *ajagbe* et *gungbe* peut s'expliquer par le fait que si quarante a une signification qui rappelle fidélité à une amitié, manquer de voir un ami pendant *un-si-long-moment* (40 jours), émousse cette fidélité et cette amitié. Car l'amitié en réalité vit de fidélité dans les fréquentations et les rencontres. Elle se désagrège et s'expose à la fragilité si les amis ne se voient pas ni ne se fréquentent régulièrement. Un proverbe du sud-Bénin affirme dans ce sens que « *l'amitié est une trace qui s'efface dans le sable si chaque fois l'on ne la refait.* ». Dans la mentalité Aja-Tado, l'amitié n'est donc pas une chose banale, elle est sacrée. Elle est une caractéristique de l'homme véritable, de l'humain tout court. De la sorte, elle est souvent consommée par un rituel et devient un pacte entre les amis. C'est une amitié dépourvue de toute trahison. Sa consolidation repose sur un breuvage fait de mixture de

AKODJETIN, E.F.: Langage et Nombres: La logique des salutations...

différentes feuilles ayant chacune sa vertu. Le mélange est bu dans unealebasse par chacun des contractants. Le renfort de cette amitié peut aussi reposer sur le pacte de sang ou par un serment prononcé devant une grande assemblée. Chacun des contractants s'engage pour une fidélité inconditionnelle. Jean-Paul Sartre aurait tort en milieu Aja-Tado lorsqu'il écrit que « *L'homme naît et meurt seul, et (que) ce n'est qu'en se leurrant que, entre ces deux moments capitaux, il peut croire ne pas être seul* ».

L'homme de l'aire culturelle Aja-Tado est par nature un être relationnel ; il n'est pas un être de solitude. Il est même un nœud d'amitiés qui sont de deux ordres, à savoir : les relations d'amitiés héréditaires et les relations d'amitiés nouées par les aspirations personnelles du sujet. Ainsi, rien : ni le temps, ni la disponibilité, ni la distance, rien absolument ne peut empêcher des amis de se voir souvent et régulièrement. Le temps ne peut donc pas constituer une excuse encore moins la distance. Ne dit-on pas dans un adage béninois que « *la case d'un ami n'est jamais trop loin* » ? C'est pourquoi lorsque le premier ami insiste sur la longue période écoulée (40 jours symboliquement), le second ami réduit la période à trente pour dire : « *En fait, il n'y a pas si longtemps et il ne saurait être ainsi ; il y a plutôt trente* ».

Le chiffre 40 symbolise alors le mois entier accompli plus encore dix autres jours d'un autre mois ; la fin d'un cycle plus des jours dans un nouveau cycle. Celui 30 signifie que c'est juste un mois, le même mois et que nous sommes toujours à l'intérieur du même cycle du temps. Il ne fait donc pas si vieux temps.

La logique qui soutend l'emploi des chiffres 8 et 7 n'est pas très différente de celle des chiffres 40 et 30 : il faut diminuer le chiffre pour diminuer la durée afin que l'amitié reste intacte.

Comme on peut le deviner, il y a en filigrane dans ce maniement de chiffres dans l'ordre décroissant une volonté de montrer que l'amitié, parce que précieuse ne saurait se laisser emporter par le flot de l'oubli ou du temps. Celui qui pense la mettre à rude épreuve et la banaliser en insistant sur la trop grande durée, n'y réussira pas. C'est ce qu'exprime l'ingéniosité manifestée par l'emploi d'un chiffre plus petit : de 40 à 30 et de 8 à 7.

Dans le livre de la Genèse au chapitre 2, du verset 2b au verset 24, nous lisons le récit de la Création dans la version que les Exégètes qualifient de yahviste du fait que ce récit, contrairement à son doublet des chapitres 1 et 2 qui est plutôt de la tradition sacerdotale. Voici le texte qui suit :

1 Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. (Bible 1988) 2 Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournoyait sur les eaux. 3 Dieu dit : « Que la lumière soit » et la lumière fut. » 4 Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. 5 Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir et il eut un matin : premier jour. 7 Il y eut un soir et il y eut un matin : deuxième jour. 8 Il y eut un soir et y un matin : troisième jour. 9 Il y eut un soir et il y eut un matin : quatrième jour. 10 Il y eut un soir et il eut un matin : cinquième jour. 11 Il y eut un soir et il eut un Matin : sixième jour.

Chapitre 2 *1 Ainsi furent achevés le ciel et la terre avec toute leur armée. 2 Dieu conclut au septième jour l'ouvrage qu'il avait fait et, au septième jour, il chôma après tout son ouvrage de création. 3 Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car il avait chômé après tout l'ouvrage qu'il avait fait. 4 Telle fut l'histoire du ciel et de la terre, quand, ils furent créés.*

Ce texte fonde le récit de la création dans la Bible. Soit dit en passant, ce récit, (typographiquement placé le premier dans la Bible), est écrit entre 587 et 538 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire pendant l'Exil du peuple de Dieu à Babylone, loin du temple de Jérusalem déjà détruit en 586 par Nabuchodonosor, roi de Babylone. De plus une mise au point importante s'impose : l'organisation du récit selon laquelle l'œuvre de création s'est opérée en six (6) jours souligne l'importance extrême du sacré *septième jour*, jour de repos (ou sabbat) absolu observé par Dieu lui-même et que le peuple n'a pas le droit de banaliser.

En effet l'écrivain a organisé le texte de façon qu'il est bien aisé de constater que par la parole, le monde a été créé : « *Dieu dit que la lumière soit et la lumière fut... Qu'il y ait un firmament... Que les eaux sous le ciel s'amassent...* ». La lumière, le firmament, la séparation des eaux, etc., tout cela

IMO – IRIKISI Vol.6, N°1, 1^{er} Semestre 2014, FLASH - UAC

fut créé. » (Saint Ambroise, 1984). Aussi la pensée judéo-chrétienne affirme-t-elle que Dieu est le Créateur du monde et de l'Homme qui est le couronnement de toute la création. Mais dans ce récit en particulier, il est affirmé avec force que Yahvé Dieu est Maître-Créateur du ciel, de la terre et de tout ce qui existe et qu'au bout du septième jour, Dieu s'est reposé véritablement.

De tout ce qui précède, on peut déduire que le septième jour apparaît comme le jour sacré par excellence, consacré à Dieu que l'homme est appelé à sanctifier. Le chiffre sept (7) devient ainsi un chiffre vêtu d'une symbolique importante. A partir de ce récit nous comprenons qu'il symbolise le « cycle de la création » puisque en sept jours Dieu a créé le monde et tout ce qu'il renferme puis s'est reposé. Avec ce récit nous comprenons aisément que l'ami qui a honte de n'avoir rien fait pour rendre visite à son ami fait tout pour dire « non, je ne suis pas sorti de la création, il ne fait pas si longtemps », d'où son insistance pour revenir au chiffre 7, chiffre sacré, parfait, plein.

Par ailleurs le chiffre 7 est à rapprocher ici du chiffre 1 qui signifie l'unité, l'unicité, le singulier et non pas le pluriel. Ainsi, dire 7 c'est penser 1 dans son idée de singularité et non de pluralité. Le cycle de la création correspond au chiffre 7 donc à un cycle. Or 8 est égal 7+1, autrement dit le début d'un second cycle, c'est-à-dire un autre cycle. Laisser l'ami affirmer qu'il y a huit jours qu'ils ne se sont pas vus, c'est dire donc qu'il y a deux cycles de création déjà. Et dans ce cas cela fait vraiment bien longtemps : ce qui ne se comprend pas de deux vrais amis en milieu aja et gun où l'amitié est sacrée.

Conclusion

La philosophie du langage ordinaire porte sur la langue usuelle ou le langage de tous les jours. En nous penchant sur la signification des salutations en contexte de retrouvailles dans les cultures africaines en l'occurrence celles de l'aire culturelle Aja-Tado, nous avons examiné des expressions qui alternent les mots et les nombres. Les nombres, en ce qu'ils s'appliquent à toute sorte d'objet, relient analogiquement tout ce qui peut être compté ou mesuré. L'action de dénombrer transforme la perception des choses auxquelles elle s'applique. La notion de nombre est une *forme symbolique*, c'est-à-dire une activité par laquelle l'esprit humain rend son environnement intelligible. Nous avons tenté de le démontrer dans le cadre des salutations de retrouvailles et dans la culture. La notion de nombre, et la propension à compter, sont ainsi des éléments d'une culture (entendue comme langue et manière de vivre), qui s'associent inextricablement avec les autres pans de la vie humaine. C'est aussi un terrain d'investigation pour la philosophie du langage qui, loin des spéculations et des élucubrations « *vides de sens* » pour reprendre l'expression de Wittgenstein, a de précieuses raisons d'explorer ces domaines de la culture et du langage.

Bibliographie

- AMBROISE, (Saint), « Traité sur les mystères », in *Livre des Jours*, Le Cerf, Paris, 1984, p. 856.
ARISTOTE, *Rhétorique*, éd. Gallimard, Paris, 1998.
AUROUX, Sylvain et al., *La philosophie du langage*, PUF, coll. « Quadrige », 2004.
AUSTIN, John Langshaw, *Quand dire c'est faire, 1955 (How to do Things with Words, 1962)*, éd. Seuil, 1991.
BOUVERESSE, Jacques, *La parole malheureuse*, Paris, Les Editions de Minuit,
CAPO, Hounkpati B. C., *Renaissance du Gbe, une langue de l'Afrique Occidentale. Etude critique sur les langues Aja-Tado : l'Ewé, le Fon, le Gen, l'Aja, le Gun, etc.*, Lomé, Série A, 1986.
CARNAP, Rudolf, *La construction logique du monde*, 1928, éd. Vrin, 2001.
CHOMSKY, Noam, *Le Langage et la Pensée*, éd. Payot, 1990, rééd. augmentée 2009.
ELISABETH, Clément, DOMINIQUE Chantal, *Philosophie de A à Z*. (Dictionnaire)

AKODJETIN, E.F.: *Langage et Nombres: La logique des salutations...*

HOUNTONDJI, J. Paulin, (dir.) *L'ancien et le nouveau : La production du savoir dans l'Afrique d'aujourd'hui*, Cotonou, 2009.

JAKOBSON, Roman, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Édition Sciences Humaines, Paris, 2004.

LAURIER, Daniel, *Introduction à la philosophie du langage*, Paris, Margada, 1996.

LECLERCQ, Bruno, *Introduction à la philosophie analytique, la logique comme méthode*, 1^{ère} édition, de Boeck, 2008, p. 297.

OKOLO, O., *Pour une philosophie de la culture et du développement. Recherches d'herméneutique et de praxis africaines*, Kinshasa, PUZ, 1989.

SEARLE John, *Les actes de langage*, 1969, éd. Hermann, 2009.

_____, *Sens et expression*, 1979, éd. Minuit, 1982. VERLEY,

Xavier, *Logique symbolique*, éd. Ellipses, 1999.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Investigations philosophiques*, posthume, éd. Gallimard, 2005 (sous le titre *Recherches philosophiques*).

_____, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, posthume, éd. Gallimard, Tel, 1988.

_____, *Tractatus Logico-Philosophicus*, Trad. Gilles Gaston Granger, ed. Gallimard, Paris, 1986.